

Orley Court était serti comme un joyau au milieu de la campagne du Sussex. Vaste manoir de style jacobéen du début XVII^e siècle, il avait été bâti en grès de la région, cette pierre mordorée qui garde la chaleur même les jours les plus maussades, lorsque les nuages pèsent sur les collines des Downs.¹

Le domaine était situé dans un agréable paysage de profondes vallées boisées, de champs verdoyants où se trouvaient çà et là moutons et chevaux, de villages aux maisons coiffées de tuiles, de pubs confortables et de magasins d'antiquités regorgeant de bibelots.

À 26 ans, lorsque Vanessa Abbott y était arrivée pour la première fois de Londres au volant de sa voiture, elle ne pensait pas un instant qu'Orley Court deviendrait son foyer. À l'époque, il s'agissait simplement d'un autre contrat pour sa jeune et pourtant déjà très florissante affaire de décoration d'intérieur. Avoir Orley comme client serait une bonne chose... se souvenait-elle d'avoir pensé alors.

Son nom ayant été communiqué au propriétaire Oliver Jacobs par un ami commun, elle avait fait le trajet jusqu'aux collines du Sussex avec ses échantillons de tissus et son bloc-notes, sans imaginer une seconde ce qui allait suivre. Le proprié-

1. Région de la côte est du Kent, entre le Pas-de-Calais et l'estuaire de la Tamise.

taire ressemblait peut-être à quelque beau héros tout droit sorti d'un roman du XIX^e siècle, mais elle avait jugé ses manières désagréables et décidé de garder ses distances : elle repartirait dès qu'elle aurait conclu l'affaire. Du moins, jusqu'à ce qu'il l'embrasse dans la pièce aux tapisseries.

La vie de Vanessa changea pour toujours avec ce seul baiser et elle sut qu'elle ne retournerait jamais à Londres. Ayant grandi dans la capitale, elle était habituée à l'agitation continuelle de la ville et cela lui avait fait un choc de se retrouver, du jour au lendemain, en pleine campagne ; mais elle s'y était rapidement accoutumée. En fait, comment ne pas tomber amoureuse d'Orley Court, avec son incroyable architecture et son jardin romantique à l'anglaise, plein de glycines et de roses ? Et elle avait réussi à y importer un peu de l'éclat londonien en organisant des fêtes mémorables où elle invitait ses amis de longue date.

Ils faisaient alors leurs valises pour venir la mettre au courant de tous les potins de Londres. Oh oui ! Au fil des ans, il y avait eu beaucoup de fêtes à Orley, mais moins les derniers temps. Et pas depuis la mort de son mari bien-aimé, Oliver.

Alors qu'elle regardait par l'une des grandes fenêtres à meneaux le jardin glacé par l'hiver, Vanessa se demandait où avaient fui toutes ces années : ces merveilleuses années mêlant amour et travail. Elle avait eu la chance de mener une existence vraiment épanouissante avec un métier qu'elle adorait, deux filles qu'elle chérissait et l'homme qu'elle aimait à ses côtés.

Repensant à cette journée, voilà trente ans, où elle était tombée amoureuse en même temps d'un homme et d'une maison, la tristesse l'envahit malgré elle. Il ne restait plus qu'Orley à présent – et pas en très bon état.

Orley Court était un lieu calme, quasi sacré, avec des parquets à perte de vue, de grosses poutres en chêne et d'énormes cheminées. Tout le charme de l'Angleterre ; mais également une maison fort chère à entretenir et qui paraissait si vaste et si vide aujourd'hui, puisqu'elle n'abritait plus que

sa belle-mère Dolly, ses filles Tilda et Jasmine, et elle-même. Elles ne pouvaient plus se payer le luxe d'une femme de ménage et d'une cuisinière à plein temps, et se contentaient d'une employée du village qui passait un coup de plumeau plus ou moins régulièrement. Et, bien que difficilement, elles se débrouillaient. Cependant sa fille Tilda ne cessait de se plaindre auprès d'elle.

La jeune fille était justement en train de déplorer le coût de quelque chose. Vanessa avait essayé de détourner la conversation ; elle observait un roitelet voleter, entrer puis ressortir de la haie d'ifs qui entourait la pelouse. Mais son aînée ressemblait à une guêpe obsédante un jour d'été.

— Maman, est-ce que tu m'écoutes au moins ?

Vanessa se détourna de la fenêtre et regarda sa fille ; Tilda lui ressemblait tellement au même âge qu'elle tressaillit.

Grande et mince, avec de longs cheveux blond clair tombant comme un rideau dans son dos, des yeux bleus et le teint pâle, l'aînée de ses filles avait toujours fait tourner les têtes. Son physique avait été un atout durant sa brève carrière de chanteuse.

— Tu n'écoutes pas, hein ? Tu as encore ce regard vide.

— Bien sûr que si, ma chérie. Je pensais seulement à tes chansons...

— Surtout pas ! répliqua Tilda.

— Tu devrais vraiment songer à t'y remettre. C'est tellement dommage de gaspiller tout ce talent.

— Maman, je ne veux pas revenir là-dessus. Nous devrions au contraire parler d'Orley.

Vanessa soupira.

— Tu parles toujours de la maison.

— Il faut bien que quelqu'un s'en occupe, non ?

Sa mère fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ? Je n'arrête pas.

— Oui, mais un pot de peinture et deux nouvelles housses de coussins ne vont pas résoudre nos problèmes.

La mère se cabra sous le reproche. Bien qu'elle ait officiellement pris sa retraite de décoratrice d'intérieur, elle acceptait encore de temps à autre de petits contrats et cédaient souvent à l'envie de donner un coup de neuf à leur habitation, même si elle savait au fond d'elle-même que coller du papier peint sur un mur moisi ne représentait pas une réelle amélioration.

— N'oublie pas que cette maison était la mienne avant d'être la tienne, Tilly.

— Je sais, fit Tilda, mais nous n'avons tout simplement pas les moyens de continuer ainsi.

Vanessa plissa les paupières.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je dis que nous devons prendre une décision.

— De quelle sorte ? Parce que tu sais que je ne vendrai jamais cet endroit.

— Je le sais, coupa Tilda. Je n'oserai jamais le proposer. Seulement...

— Quoi ? demanda sa mère.

Elle regarda Tilda tirer sur une mèche de cheveux et l'enrouler autour de son doigt avant de reprendre la parole. C'était un signe évident qu'elle avait quelque chose de grave à dire.

— Nous pourrions toujours vendre la moitié de la maison, déclara-t-elle finalement.

Les mots restèrent en suspens quelques instants avant que Vanessa se mette à rire.

— La *moitié* ? Qu'est-ce que tu entends par *la moitié de la maison* ?

Tilda se leva du canapé et se mit à faire les cent pas.

— J'y réfléchis depuis quelque temps. Nous ne voulons pas vendre tout de suite, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non.

— Et nous préférons ne pas avoir de locataires.

Vanessa secoua la tête.

— Ça, non ! Nous avons déjà essayé, tu te souviens ?

— Bien sûr. Celui qui avait volé le croquis de Holbein !

— Qui était dans la famille depuis des générations. Heureusement, nous l'avons récupéré, soupira Vanessa en frissonnant à ce souvenir. Et puis il y a eu cette drôle de femme qui est arrivée avec une voiture remplie de chats.

La bouche de Tilda s'étira dans un sourire.

— Je l'aimais bien.

Sa mère se dirigea vers le canapé et s'y assit, tapotant la place à côté d'elle. Tilda la rejoignit.

— Dis-moi ce que tu as en tête, reprit Vanessa.

— Eh bien, je pensais que nous pourrions peut-être arriver à vendre la moitié de la maison. On voit ça tout le temps dans les annonces immobilières, expliqua sa fille. Une grande demeure divisée en appartements.

— Mais est-ce que ça ne reviendrait pas à avoir un tas de locataires ?

— C'est pourquoi j'ai pensé que la moitié serait mieux. De cette façon, une seule famille emménagerait ici. Le hall d'entrée sépare Orley en deux de façon naturelle, non ? Ce n'est pas tout à fait symétrique comme dans certaines demeures élisabéthaines en forme de E., mais cela pourrait certainement marcher. L'aile nord possède même sa propre cuisine, et nous n'utilisons pas cette partie de la maison.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Parce que c'est vrai, répliqua Tilda. Elle ne sert que d'entrepôt.

Vanessa pensa aux chambres jadis remplies d'invités. Il fallait admettre qu'elles étaient à présent tristement vides.

— Mais si nous en vendions la moitié, ça reviendrait à la partager ?

— Si on veut, concéda Tilda.

— Si bien qu'Orley deviendrait une maison jumelée¹ ? C'est ce que tu veux dire ?

1. En Angleterre, de très nombreuses maisons sont jumelées, c'est-à-dire qu'elles forment un seul bloc avec deux entrées séparées.

— Eh bien, oui, mais très grande et très chère.

Sa mère secoua la tête.

— Ce serait un sacrilège.

— Ce serait pire de la perdre complètement, non ? Au moins, nous pourrions toutes rester ici.

Vanessa regarda sa fille.

— Tu parles sérieusement, n'est-ce pas ?

— Je pense que cela nous ôterait une sacrée pression, oui. Nos revenus ont considérablement diminué ces dernières années ; les factures ont augmenté et cette vieille demeure semble nous coûter de plus en plus cher en réparations. Tu te souviens de la facture pour remettre le toit du séchoir à houblon en état après la tempête ?

— Ne m'en parle pas !

— Mais pourtant si, maman... il faut te rappeler ce genre de choses. Tu dis que tout va s'arranger, mais comment peux-tu en être certaine ?

— Tout ça est trop pour moi, soupira-t-elle. Tu crois que c'est ce qu'il faut faire ?

Tilda opina de la tête.

— Mais comment ferions-nous ? insista Vanessa.

— On pourrait séparer la maison à peu près en deux sur une ligne nord-sud à partir du hall d'entrée. Il y aurait des parties communes comme le vestibule et on accéderait à certains endroits par le jardin. Admets que l'aile nord ne nous sert à rien !

— Mais qui voudrait acheter cette aile nord, délabrée et pleine de courants d'air ?

— Quelqu'un qui aime son architecture et sa vue imprenable sur les Downs ? Quelqu'un qui veut posséder un coin d'histoire anglaise, mais ne peut pas se payer un manoir entier ?

Vanessa hocha la tête :

— Je ne sais pas.

— Réfléchis-y, maman.

Sa mère regarda son visage sérieux et, dans le fond de son cœur, reconnut que Tilda n'avait pas tout à fait tort.

— J'ai besoin de temps, lui répondit-elle.

— Nous n'en avons pas beaucoup, répliqua Tilda. Tu as vu notre compte bancaire ?

Vanessa l'avait consulté. Voilà deux mois. Elle n'avait plus osé depuis. C'était trop déprimant.

— Si je donnais mon accord pour ce projet – ce dont je ne suis vraiment pas certaine – je ne saurais pas par où commencer.

— Tu n'auras pas à t'en inquiéter, la rassura Tilda. Je m'en occuperai – arpenteurs, agents immobiliers... laisse-moi faire.

Sa mère contempla le tapis usé sous ses pieds, puis leva les yeux sur le papier peint qui se décollait à droite de la cheminée, cachant Dieu sait quelle horreur. Si elles vendaient, elles auraient de l'argent en banque pour les réparations, le chauffage et les autres factures. Elles n'auraient plus à s'inquiéter. Elle devait admettre que c'était tentant.

Mais céder la moitié d'Orley à un inconnu... ne serait-ce pas comme perdre un membre ? Vanessa n'arrivait pas à l'imaginer, même si elle en reconnaissait le bien-fondé.

— D'accord, finit-elle par dire. Je vais y réfléchir.

— C'est tout ce que je demande, conclut Tilda.

La jeune femme ferma la porte de sa chambre et poussa un soupir de soulagement : le sujet avait été abordé. Elle surveillait les comptes du domaine depuis un moment et savait sa famille en difficulté. Sa mère devait bien en être consciente aussi, même si elle n'en parlait jamais. Elle préférait contempler les derniers échantillons de ses créateurs préférés, plutôt que se pencher sur les comptes d'Orley. Il fallait faire quelque chose. Tilda le savait et elle n'ignorait pas non plus que ce serait à elle d'orienter les choses dans la bonne direction.

Mais vendre la moitié de la maison, était-ce la meilleure décision ? C'était si radical, si définitif.

« C'est tellement effrayant », murmura-t-elle.

Cependant, ne pas vendre paraissait encore plus angoissant, car il était évident qu'elles ne pourraient pas continuer à vivre ainsi. Les factures de chauffage suffisaient à les mettre dans le rouge, d'autant qu'à présent, les gains de Tilda s'étaient réduits à presque rien.

Orley était son endroit préféré et elle ne pouvait supporter l'idée de le perdre. Son refuge quand le monde instable de la chanson l'avait lâchée, où elle était venue se cacher et panser ses plaies.

Elle gémit en songeant au passé récent et maudit l'émission télévisée qui, à la recherche de talents, avait tout déclenché. Tilda avait toujours aimé la musique et griffonnait des paroles dans des cahiers depuis l'enfance. Quand le télécrochet avait été annoncé, elle avait sauté sur l'occasion et présenté une de ses compositions – se démarquant ainsi des concurrents qui chantaient des reprises. Sa mélodie entraînante lui avait fait gagner le concours ; puis un producteur d'une grande maison de disques l'avait signée. Après cela, elle avait un peu perdu la tête pendant quelques mois tandis que la marque la préparait, la modelait, lui imposait une chanson et la lançait devant un public qui ne l'attendait pas. « Tilly » était née.

Une tournée au Royaume-Uni en tant que *guest star* avait suivi, avec des concerts dans de grandes salles et des stades. Tout cela était flou maintenant. Un mirage qu'elle préférait essayer d'oublier. Cette ascension fulgurante vers la gloire avait pris fin aussi vite qu'elle avait commencé ; la maison de disques était passée à une nouvelle vedette et Tilly fut oubliée.

Elle était revenue à Orley, son compte bancaire gonflé et son ego dégonflé, et n'écrivait plus une seule chanson.

Pourtant, elle n'avait pas totalement oublié la musique et enseignait le chant et le piano aux enfants et adultes du coin. Elle était un bon professeur qui aimait son métier ; mais elle sentait qu'elle pouvait faire mieux. Ses élèves étaient toujours galvanisés en la reconnaissant, et beaucoup rêvaient de goûter

à la même célébrité. Cependant, Tilda les ramenait toujours sur terre, les mettant en garde contre l'imprévisibilité et la dureté de ce genre de carrière.

Elle regarda le petit bureau de sa chambre jonché de cahiers et en feuilleta un. Les ébauches de chansons, les pensées et impressions notées au hasard qu'il contenait, lui procura un sentiment de culpabilité et de tristesse. Elle devrait écrire. Ses chansons avaient autrefois été toute sa vie et, à 27 ans, elle était beaucoup trop jeune pour abandonner ses rêves. Mais, sans trop savoir pourquoi, l'inspiration l'avait quittée et rien ne semblait pouvoir l'aider. Elle avait essayé de retrouver tous les endroits où elle partait se cacher autrefois avec ses cahiers, mais aucune randonnée dans les collines ni le temps passé assise dans le jardin n'avaient produit quoi que ce soit.

Peut-être suis-je la femme d'un seul succès ? pensa-t-elle.

Elle avait connu la scène internationale, été applaudie et, même si cela n'avait duré qu'un bref moment, elle avait réussi quelque chose. Mais peut-être que ce serait tout. Après son heure de gloire, elle devait à présent accepter d'enseigner. C'est peut-être l'une des raisons qui lui faisaient prendre les rênes d'Orley aujourd'hui : elle avait l'impression de ne pas pouvoir contrôler sa carrière.

Eh bien, une chose était certaine : elle ferait de son mieux pour sauver la maison et sécuriser l'avenir des siens. Et si cela signifiait en vendre la moitié à une autre famille, qu'il en soit ainsi.

— **T**u vends le séchoir à houblon ?
 — Non, Jassy, répondit Tilda à sa petite sœur. Cette maison est à toi.

— On ne te l'enlèvera jamais, ma chérie, enchaîna sa mère.

Jasmine Jacobs n'avait pas l'air convaincue. Son teint habituellement rosé pâlisait de façon alarmante.

— Finis ton petit-déjeuner, la pressa Vanessa.

— Je n'ai pas faim.

— Tu dis des bêtises. Tu as toujours faim.

Tilda soupira. Elle détestait voir sa sœur bouleversée. À 18 ans, Jasmine avait neuf ans de moins qu'elle. Sa naissance avait été une surprise et on la traitait encore vraiment comme le bébé de la famille, même si elle était devenue une jeune femme. Une complication était survenue pendant l'accouchement ; elle avait manqué d'oxygène à un moment important et, si elle avait l'air d'une adulte normale, elle pouvait être incroyablement enfantine. Elle avait suivi des cours à domicile lorsqu'on avait découvert chez elle une tendance autistique. Vanessa s'en était d'abord chargée avant que des professeurs particuliers ne soient embauchés. Grâce à sa patience infinie, les progrès avaient été vraiment remarquables.

« Spéciale », disait la mère au sujet de sa fille, et elle l'était. Un peu plus grande que Tilda, Jasmine avait hérité de la taille de son père mais ses cheveux étaient de la même couleur blond cendré que ceux de sa mère et de sa sœur, et ils retombaient

sur ses épaules en énormes boucles. On aurait pu la prendre pour un mannequin vedette, mais elle était tout sauf féminine dans sa façon de s'habiller et passait la plupart de ses journées à peindre, vêtue d'un vieux jean ou d'une salopette.

Le séchoir à houblon du XVIII^e siècle, bâti sur le terrain d'Orley, avait autrefois servi de logement aux domestiques, mais Oliver Jacobs l'avait transformé en atelier pour Jasmine. Elle y passait la plus grande partie de son temps, dormait dans une chambre à l'étage où elle disposait de sa propre salle de bains et elle ne retrouvait la maison principale que si elle s'ennuyait ou avait faim. Elle aimait son atelier et le gardait farouchement. Sa tutrice était la seule autorisée à entrer sans invitation officielle.

— Jassy, reprit Tilda, tu comprends ce qui se passe ?

— Tu veux vendre Orley.

— Oui, mais pas tout entier. Rien ne changera pour nous. Nous conserverons toutes les pièces que nous utilisons chaque jour et les jardins, celui du sud et la closerie.

— Et mon atelier ?

— Bien sûr. Mais nous vendrons le reste.

— Qu'en pense Grand-mère ? interrogea Jassy.

Tilda avala avec difficulté et regarda sa mère.

— On ne lui a pas encore dit.

— Parce que ça te fait trop peur, lança la cadette avec la franchise qu'elle seule osait avoir.

— Nous allons lui en parler aujourd'hui.

— C'est sa maison aussi.

— Nous sommes d'accord, mais ce ne sera plus celle de personne si nous n'avons pas les moyens de vivre ici.

Jassy fronça les sourcils :

— Mais c'est notre maison.

— Et elle le restera, assura Tilda. Il y aura seulement quelques personnes de plus.

Sa sœur contempla son bol de céréales. Elle n'était pas toujours très sociable et trouvait fort difficile de parler à des inconnus, préférant la compagnie de ceux qu'elle connaissait

bien. L'idée que des étrangers s'installent pour de bon à Orley la contrariait de toute évidence.

— Ce sera amusant, continua l'aînée qui ne croyait pas vraiment ce qu'elle disait. Penses-y comme à un nouveau chapitre de l'histoire d'Orley. Une aventure !

— Je n'aime pas les aventures, rétorqua Jassy.

Dolly Jacobs n'appréciait pas davantage l'inconnu. Épouse de Robert Jacobs et mère d'Oliver, elle avait grandi dans une petite maison près du village voisin d'Elhurst et selon Vanessa, n'avait jamais quitté le comté. Elle s'était installée à Orley à l'âge de 18 ans, après son mariage, et occupait aujourd'hui au rez-de-chaussée une suite de pièces qui donnaient sur le jardin sud.

Vanessa était chargée de lui annoncer la vente de la moitié du manoir et, bien qu'elle ait 50 ans passés, elle se sentait toujours comme une collégienne en présence de sa belle-mère.

Elle ne m'a jamais aimée, lui rappelait sa voix intérieure. Elle voulait quelqu'un d'autre pour Oliver, son fils bien-aimé. Une jolie jeune fille un peu ronde de la campagne, aimant les chevaux, au lieu d'une femme d'affaires maigri-chonne venue de Londres. Elle ne m'a jamais pardonné d'avoir pris le cœur d'Oliver.

Vanessa secoua la tête, comme si elle essayait de chasser ses pensées négatives, en se dirigeant vers l'appartement de Dolly dans l'aile sud. Sa belle-mère était une lève-tôt et prenait son petit-déjeuner bien avant que les autres soient debout. Puis elle passait le reste de la journée dans son salon, pendant l'hiver.

Devant la porte, Vanessa prit une grande inspiration et frappa timidement. On entendit immédiatement un aboiement : Reynolds, le Jack Russell de Dolly, qui n'aimait pas non plus Vanessa. Sa maîtresse lui avait donné le nom de son peintre préféré. Reynolds était le type même du terrier, protecteur par instinct et amateur de chevilles. Tilda et Jassy l'adoraient avec sa tête moitié blanche, moitié marron, mais Vanessa avait l'intime conviction que sa belle-mère l'avait poussé à la prendre en grippe.

— Qui est-ce ? demanda la vieille dame de l'autre côté de la porte quand elle eut frappé pour la deuxième fois.

— C'est moi. Vanessa.

Elle ouvrit la porte et entra. La pièce était magnifique, avec des stucs délicats au plafond et une grande cheminée dans laquelle on avait installé un poêle à bois pour la rendre confortable durant les mois les plus froids. Elle admirait le très beau mobilier – des meubles y avaient été transportés peu après la mort d'Oliver, comme si Dolly ne faisait pas vraiment confiance à sa belle-fille – et un beau portrait du XVIII^e siècle de Sir Joshua Reynolds. Pour rien au monde la vieille dame ne l'aurait laissé à portée de sa belle-fille.

— Que veux-tu ? grogna Dolly.

Elle était assise dans un fauteuil près d'une fenêtre qui ouvrait sur le jardin. Au printemps, elle jouissait d'une belle vue sur le magnifique magnolia en fleurs, et en été, d'une échappée sur la pelouse bordée de fleurs qu'elle admirait sans avoir à bouger de son fauteuil.

— Je suis venue vous parler, commença-t-elle en arborant un sourire.

Elle s'assit sur la chaise à côté de sa belle-mère.

Reynolds, aux pieds de sa maîtresse, gronda, découvrant ses méchantes petites dents.

— Vous allez bien, Dolly ? Vos cheveux sont beaux ce matin, continua Vanessa.

Elle ne savait jamais quoi dire à la vieille femme, car c'était invariablement ce qu'il ne fallait pas.

— Arrête tes bêtises, cracha-t-elle. Dis-moi ce que tu as à dire.

— C'est au sujet de la maison, enchaîna sa belle-fille avec hésitation. Les filles et moi avons parlé et pris une décision.

— Une décision sans moi ?

— Eh bien, je suis venue vous en parler.

— Et quelle est cette décision ?

La vieille femme ferma à moitié les yeux. Autrefois, elle avait été très belle, avec un joli visage rond et d'épais cheveux

couleur acajou. Oliver, son seul enfant, l'adorait mais la relation de Vanessa avec sa belle-mère avait toujours été un peu difficile, si bien qu'elle était naturellement nerveuse à l'idée de lui parler.

— Vous savez que nous avons du mal à nous en sortir. Les factures et le reste. Pour faire marcher Orley.

— Je n'ai jamais vu personne gérer une maison aussi mal que toi, observa cruellement la vieille dame.

— Ce n'est pas vrai, Dolly. Vous savez aussi bien que moi combien ces grandes demeures anciennes coûtent cher à entretenir. Eh bien, nous devons en assurer la pérennité pour Tilda et Jasmine. Nous avons besoin de savoir qu'elle sera en bon état lorsque nous la leur transmettrons, n'est-ce pas ? Exactement comme Robert et vous l'avez cédée à Oliver. Et nous n'y arriverons que si nous investissons une énorme somme d'argent. L'ensemble de nos revenus est ridiculement insuffisant et nous pensons qu'il serait sans doute dans notre intérêt à toutes de vendre la moitié de la maison.

Vanessa s'arrêta, attendant la tirade qui ne manquerait pas de suivre, et fut très surprise que Dolly ne réponde rien. La vieille femme la dévisagea simplement.

Sa belle-fille avala sa salive avec difficulté :

— Nous pensons à l'aile nord. Les chambres sont grandes et très belles. Elle possède sa propre porte, mais on peut aussi y accéder par l'entrée principale. Il y a un jardin séparé et je pense que cette aile serait très bien pour quelqu'un. Nous ne l'utilisons presque jamais et elle nous rapporterait énormément d'argent.

Elle marqua un temps d'arrêt, le cœur battant et le sang pulsant dans sa tête.

La vieille dame se décida enfin à parler :

— Tu as toujours été une source d'ennuis, reprocha-t-elle. Je l'ai su à l'instant où tu es arrivée de Londres avec tes manières de citadine. Je l'ai dit à Oliver : « Elle sera la mort d'Orley ! »

— Vous n'avez pas dit ça ! bredouilla Vanessa, choquée par

cet aveu. Quoi qu'il en soit, c'est l'idée de Tilda, continua-t-elle, honteuse parce qu'elle tentait de rejeter la responsabilité sur sa fille.

Dolly serait peut-être moins fâchée si elle savait que la décision venait de sa petite-fille.

— Et je pense que c'est une très bonne idée, insista-t-elle.

— Ce n'est pas ta maison, gronda sa belle-mère.

— Comment pouvez-vous dire ça ? C'est chez moi depuis trente ans. J'ai élevé deux enfants Jacobs ici et c'est leur maison de droit.

— Tu n'es pas une Jacobs.

— Et vous non plus ! rétorqua sa belle-fille.

Dolly aspira une grande bouffée d'air.

— Mais mes enfants sont les enfants d'Oliver, continua Vanessa ; il leur a légué la maison et elles ont maintenant choisi d'en vendre une partie. Aussi, est-ce notre rôle d'aller dans le sens de cette décision.

— Et tous les portraits et les meubles ? demanda la vieille dame.

— Tout sera déménagé dans notre aile.

— C'est scandaleux ! Si Oliver était vivant...

— Mais il ne l'est pas ! s'écria sa belle-fille. Il est mort et il faut que nous nous en sortions du mieux possible. Et nous aimerions avoir votre soutien, Dolly. Nous n'en avons pas besoin, mais ce serait bien, vous ne trouvez pas ?

Vanessa se leva, ce qui fit immédiatement grogner Reynolds. Elle tremblait. Il valait probablement mieux qu'elle ne dise rien d'autre pour le moment, qu'elle laisse à la vieille femme le temps de réfléchir à la situation.

Elle quitta le salon de sa belle-mère, monta dans sa chambre et s'assit sur le lit. Elle avait envie de pleurer. Oliver lui manquait tellement. Il était mort d'un cancer voilà deux ans seulement, mais cela lui semblait une éternité. Tout ce temps sans sentir ses bras autour d'elle, sans ses mots de réconfort quand il savait que sa mère la blessait. Elle essaya de ne pas penser au fait

qu'Oliver lui avait été enlevé et que sa belle-mère, elle, était restée. C'était tellement injuste. Comme la vie aurait été plus facile si Dolly était morte.

Vanessa soupira, bien décidée à ne pas se laisser submerger par des émotions négatives. Elle avait du travail et cela ne pouvait pas attendre une minute de plus.

La dame de l'agence immobilière arriva au volant d'une très jolie Audi et sortit de la voiture, un grand bloc-notes à la main.

— Et vous êtes sûre de ne pas vouloir tout vendre ? demanda-t-elle, une lueur avide dans les yeux, comme si elle calculait sa commission.

— Mon Dieu, non ! s'exclama Vanessa. Il nous faut un endroit pour vivre !

Les choses se précipitèrent ensuite, avec l'arrivée de tous les arpenteurs, entrepreneurs et autres personnes en charge de veiller au respect des règles en matière de construction, et des photographes. Une petite clôture fut construite pour diviser le jardin en deux ; une nouvelle porte installée et tous les tableaux, meubles et tapis furent retirés des pièces qui allaient être vendues. Finalement, on leur donna une belle brochure présentant l'aile nord, en leur annonçant qu'elle faisait maintenant l'objet d'une publicité.

— Et voilà, dit Vanessa à ses filles. On ne peut plus revenir en arrière maintenant.

— Tout ira bien, répondit Tilda. Tout va s'arranger.

— Comment peux-tu en être si sûre ? lui demanda sa mère.

— Parce qu'on finit toujours par trouver une solution aux problèmes, non ?

— J'espère que tu as raison, murmura Vanessa en se demandant si elle oserait montrer la brochure à Dolly.

— J'espère vraiment que tu as raison, répéta-t-elle.